



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

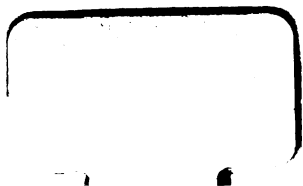
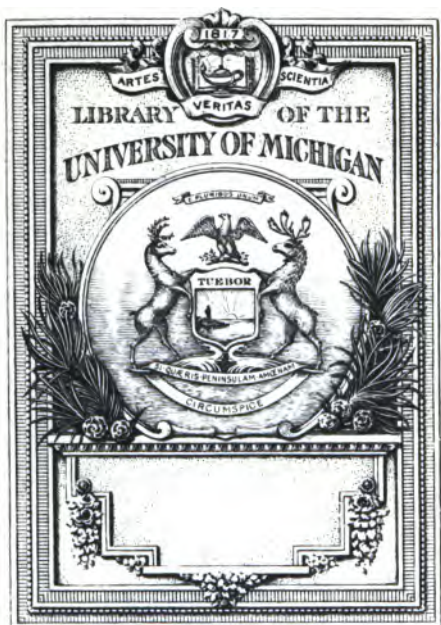
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



interesting
de disease

848

B647p

a d. Maomet - Kelly
Bureau de l'Union S. P. S.
L'Union S. P. S.

PORTRAITS

SANS MODÈLES

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

POÈMES D'ITALIE. 1 vol.
POUR LES INONDÉS. 1 vol.

Pour paraître prochainement :

LES BOIS ET LES PLAGES. 1 vol.
LÉGENDES D'AMOUR. 1 vol.

ÉMILE BLÉMONT

PORTRAITS

SANS MODÈLES



PARIS

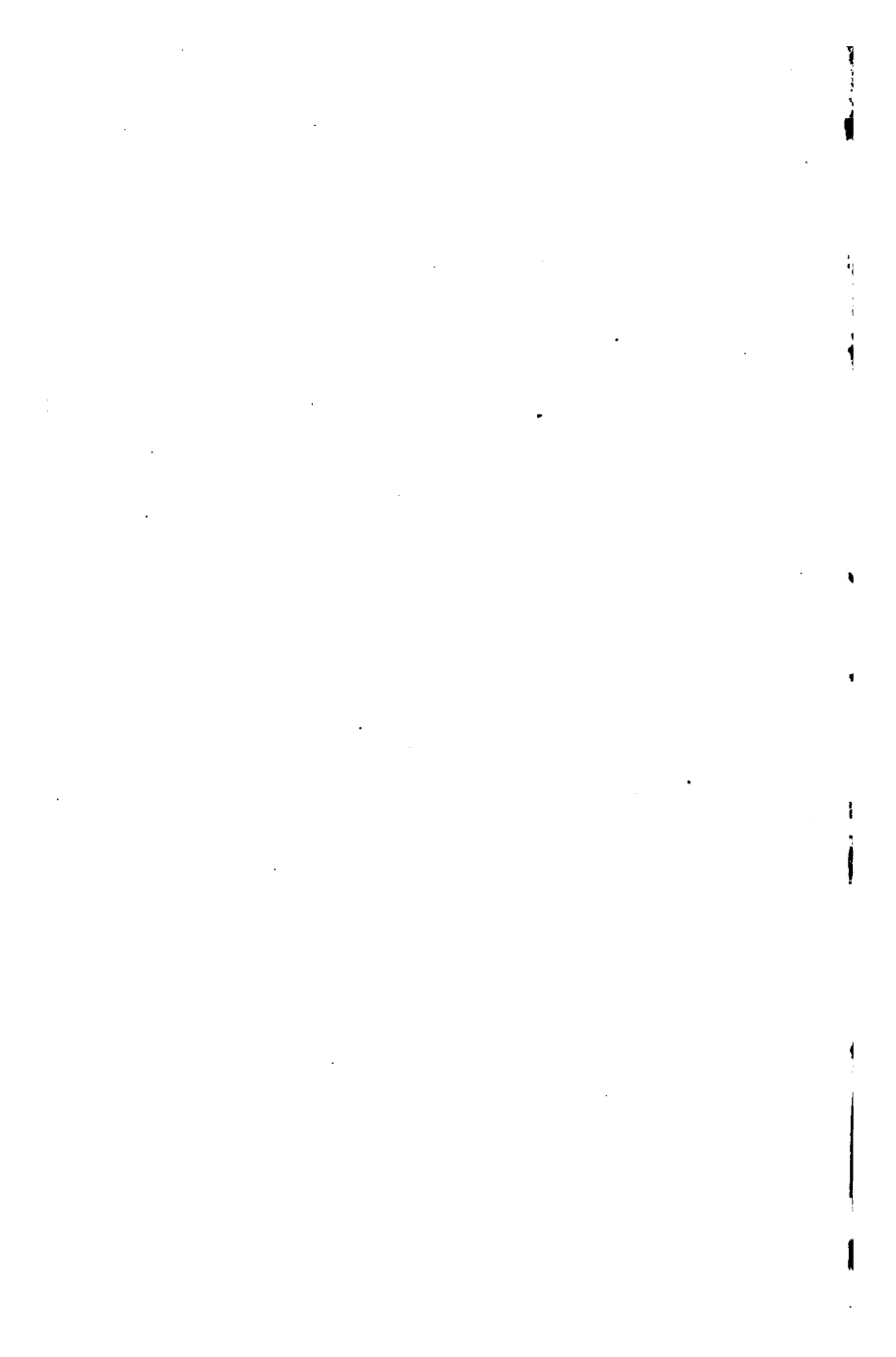
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXIX

40

1868-1874





Rom. Lang
Wester.
2-9-42
44834

2-10-42 MFP

FRONTISPICE

*LES portraits les plus fidèles
De la Femme, être ondoyant,
Sont ceux que peint sans modèles
L'Amour, aveugle voyant.*

*Pensif et discret élève
De l'absurde petit dieu
Pour lequel il faut sans trêve
Broyer du noir ou du bleu,*

*J'ai toujours trouvé moroses
Les séances d'atelier,
Où Vénus, cherchant des poses,
Perd son charme familier.*

*Jamais, d'ailleurs, ma paresse
N'a su, par un fin détour,
Près d'une tendre maîtresse
Pour l'art oublier l'amour ;*

*Plus tard seulement, loin d'elle,
J'ose, quand les noirs regrets
Battent mon cœur de leur aile,
Évoquer ses divins traits.*

*Beaux jours que je fais renaître,
De vous qu'ai-je retenu ?
J'ai trop oublié peut-être !
Mais je me suis souvenu*

*Des roses rouges qu'effeuille
La pudeur sur un front pur,
Et des astres qu'au ciel cueille
L'extase aux voiles d'azur.*

*Sur les bords de l'Hippocrène
J'ai vu fuir, pâle écolier,
Les baigneuses dont s'égrène
Perle à perle le collier.*

*J'ai guetté les Mélusines,
Mi-femmes et mi-dragons,
Qui dans leurs boudoirs-usines
Dissolvent les Harpagons.*

*Parfois selon Épicure,
Plus souvent d'après Platon,
J'ai surpris une âme obscure
Dans un moment d'abandon.*

*Les Déesses et les Fées,
Les Ondines aux yeux verts,
Les Dryades décoiffées
Par les Satyres pervers,*

*Les Psychés, les Cléopâtres,
Les menteuses Dalilas,
Les Mariettes folâtres
Aux yeux cernés de lilas,*

*Les Elfes au corset mince,
Les lumineuses Péris,
Les Calypsos de province,
Les Salomés de Paris,*

*Toutes adorables, l'une
Blonde comme l'or du jour,
L'autre rousse, l'autre brune,
M'ont apparu tour à tour,*

*Et, sous la fine toilette
Dont la mode avec raison
Commande aujourd'hui l'emplette
A chaque bout de saison,*

*Ont jeté, les charmeresses,
Mes yeux, mes sens et mon cœur
Dans un tourbillon d'ivresses
Plein d'ineffable langueur.*

*Par la blancheur des nuits molles,
Par la pourpre des soleils,
De leurs pleurs, comme des folles,
Mouillant leurs rires vermeils,*

*Au bois fleuri des Chimères
Elles m'ont dit la raison
De leurs accès éphémères
D'éternelle trahison,*

*Ou calmant mon agonie,
M'ont, loin des sentiers battus,
Fait savourer l'harmonie
Des impeccables vertus.*

*Réelles ou mensongères,
J'ai fixé ces visions,
Qui s'envolent plus légères
Que les fuyants alcyons ;*

*Pourtant il n'en est aucune
Que l'on puisse, en vérité,
Sous le soleil ou la lune
Revoir l'hiver ou l'été :*

*A toutes ces filles d'Ève
J'ai mêlé sans y penser
Mon âme, où toujours le rêve
S'éveille au chant du baiser.*





AQUARELLES



RENOUVEAU

Où ! que les premières jacinthes
Semblent douces après l'hiver !
C'est la fin de l'âge de fer,
C'est l'ère des floraisons saintes.

Il fait si tiède ! il fait si clair !
Le muguet frileux veut éclore ;
L'horizon est baigné d'aurore,
L'amour se respire dans l'air.

Le cœur le plus noir s'illumine;
On s'oublie au soleil, on sent
Le bonheur d'un convalescent :
On trouve aux autres bonne mine.

Le ciel sourit comme un œil bleu,
Tout est rose et léger sur terre.
Personne n'est plus solitaire ;
La brise murmure un aveu.

Un souffle, un baiser fond la neige ;
On se rappelle par hasard
Les plus tendres airs de Mozart,
Les plus chauds rayons du Corrège.

On ressuscite, on est meilleur,
On s'éveille d'un mauvais rêve ;
Chaque femme est vierge comme Ève,
Et tous les pommiers sont en fleur.

Que l'azur du renouveau luise,
Il semble qu'il ait lui toujours ;
L'on croit pour de fraîches amours
La lumière à jamais conquise !

Hier, je grelottais, hagard,
Captif en des murs froids et mornes;
L'univers s'ouvre : plus de bornes!
Je bois l'infini d'un regard.





TOILETTE CLAIRE

APRÈS les jours de neige, après les jours de pluie,
Le temps se rassérène et l'air redevient doux ;
Les derniers pleurs du ciel, un rayon les essuie :
Sens-tu le gai printemps se réveiller en nous ?

Mets ton chapeau de fleurs et ta robe légère.
Je t'aime chaque jour mieux que je ne t'aimais ;
Mon âme pour ton cœur n'est plus une étrangère :
Il ne faut pas douter du bonheur désormais.

Hors du fiévreux Paris nous irons le dimanche
Cueillir aux jardins verts un bouquet de lilas ;
Dans l'eau fraîche, en rentrant, nous mettrons chaque branche ;
Nous nous endormirons amoureusement las.

Nous travaillerons bien les jours de la semaine.
J'espère peu de gloire en ce siècle d'argent ;
Tu n'auras ni l'orgueil ni l'éclat d'une reine,
Mais notre amour sera pour lui-même indulgent.

Je te rapporterai parfois une parure ;
Le soir tu me diras de vieux airs oubliés ;
Et dans mon rêve ému montera ta voix pure,
Comme un frisson d'eau vive entre les peupliers.





SOLEIL DE MARS

L'HIVER fuit. L'oiseau sur le toit
S'abat, lisse son aile et chante.
Le monde paraît moins étroit,
La Providence moins méchante.
On rajeunit donc en dormant ?
Sentez-vous déjà cette brise
Dont le parfum réveille et grise ?
Tout semblait vieux, tout est charmant.
Regardez comme tout se lève
Et s'aventure hardiment
Dans la vie, au sortir du rêve.
A peine sur les arbres nus
Frissonnent quelques feuilles vertes ;
Les lilas ne sont pas venus,
Les roses ne sont pas ouvertes.

L'air qui souffle est encor bien frais !
Mais les légères promeneuses
Ont déjà de plus doux attraits ;
Déjà leurs lèvres savoureuses
Et le son de leurs fines voix
Nous rappellent les gais murmures
Des nids chantant sous les ramures
Et l'incarnat des fraises mûres,
Des petites fraises des bois.





AUORE D'AVRIL

AVRIL s'éveillait, les veines gonflées
De sève féconde et de frais parfums ;
Le ciel était blond, l'or des giroflées
Aux brumes d'argent mêlait des tons bruns.

Un diamant pur sur chaque corolle
Faisait chatoyer ses joyeux reflets,
Et du bout de l'aile une brise folle
Donnait aux buissons de légers soufflets.

Sous les marronniers j'attendais l'amie ;
Les marronniers blancs, d'un air langoureux,
Penchaient près de moi leur tête endormie,
Et se murmuraient : — C'est un amoureux !

— C'est un amoureux ! criait l'alouette.
— Oh ! l'heureux mortel ! chantait le pinson.
— Qu'en sais-tu ? rêvait la vieille chouette.
Le merle sifflait : — Le pauvre garçon !

Le merle mentait. J'attendais mon âme ;
La nature était prête à nous bénir ;
Une violette au regard de femme
Répétait tout bas : — Je l'entends venir !

Quand, cheveux au vent et gorge battante,
Elle vint à moi, le ciel dans les yeux,
O printemps, amour, aurore éclatante !
Il vit qu'il mentait, le merle envieux.





REPAS CHAMPÊTRES

C'ÉTAIT une très vieille auberge,
Dont le toit, les murs et les bancs
Se cachaient sous la vigne vierge,
Les jasmins et les rosiers blancs.

L'aubergiste était jeune et belle :
Poitrine ronde, pieds petits !
Son rire frais au plus rebelle
Donnait de rudes appétits.

On s'attablait sous le feuillage ;
On voyait, pendant le repas,
Les bateaux tracer leur sillage,
La rivière étant à deux pas.

O la fameuse matelote
D'où monte un fumet délicat,
La bonne crème à l'échalote
Et le bon petit vin muscat !

Comme, au gai tintement des verres,
On entonnait à pleine voix,
En chœur, les chansons peu sévères,
Tout en bourrant sa pipe en bois !

Le soleil se couchait dans l'île,
Derrière le haut peuplier ;
Et la nuit se levait, tranquille,
Des astres plein son tablier.

La petite aubergiste brune
Allait, venait, d'un pied léger,
Dans l'ombre et dans le clair de lune,
Parmi les pommiers du verger ;

Et tandis qu'en l'obscurc étable
Les bêtes mugissaient au loin,
Nous trouvions un lit confortable
Dans les grandes meules de foin.





LE JARDIN DES RÊVES

A l'heure où l'Angelus de l'antique chapelle
Mêle au soir sa musique argentine, et rappelle
L'étoile de l'amour sur le haut clocher noir,
Elle et moi, nous allions à notre promenoir,
Tout au fond du jardin. Là nous marchions ensemble,
Seuls, baignés des blancheurs de l'étoile qui tremble ;
Puis nous nous reposions sur le vieux banc de bois.
La bien-aimée émue avouait à mi-voix
Son trouble ; je n'osais d'un mot rompre le charme,
Et n'osais l'embrasser non plus. Mais une larme
Brillait à ses cils bruns, et ma lèvre buvait
Cette larme sur sa joue au léger duvet.
Tout paraissait rêver. Sous les feuilles plaintives,
Des clartés poursuivaient des formes fugitives ;

Et nous sentions flotter l'âme des chastes fleurs,
Qui s'ouvrent seulement dans l'ombre où sont des pleurs.

O douce nuit d'amour, ô nuit trop tôt passée!

Déjà l'Aube accourait, pieds nus dans la rosée.
Alors nous revenions à pas très lents, parmi
Les songes parfumés du grand parc endormi.
Les arbres, les oiseaux, les fleurs, à notre approche
Se réveillaient avec un frisson de reproche ;
Mais mon amie avait dans les yeux tant d'amour,
Que l'oiseau lui chantait sa bienvenue au jour,
Que vers ses cheveux noirs se courbait chaque branche
Et que les fleurs baisaient sa longue robe blanche.





AU VERGER

IL faisait doux, et je lui dis : « Viens-tu ?
Nous cueillerons des reine-claude à l'arbre. »
Qu'elle était belle avec son front de marbre
Et ses yeux bruns pleins d'amour combattu !

Je lui dis : « Viens ! » Je serais mort pour elle.
La gaze noire errait sur son sein blanc,
Et descendait sur ses bras en tremblant.
Elle sourit et prit sa fine ombrelle.

Je l'emmenai dans le fond du verger,
Et je voulus cueillir des fruits aux branches;
Mes désirs fous cherchaient ses formes blanches,
Mon humble amour craignait de l'outrager.

Elle me dit : (ô son regard humide!)

« Il faut aller plus loin, plus loin encor !

— Ne faut-il pas cueillir ces doux fruits d'or ?

— Non, ces jardins ne sont pas ceux d'Armide. »

En moi brûlaient d'éblouissants flambeaux ;

Elle faisait une indolente moue.

(O la fleur pâle et triste de sa joue !

O son front mat, pareil aux froids tombeaux !)

« Tu n'as donc soif d'aucune sève mûre ? »

Criai-je ; « hélas ! tout mon cœur est en feu.

— Le soir fraîchit ; reposons-nous un peu ! »

Soupira-t-elle en un mourant murmure.

Elle s'assit et reprit : « Venez là ! »

Docile alors je m'étendis près d'elle.

Un astre au ciel mit sa pure étincelle ;

Sous ses longs cils son regard s'étoila.

Ses yeux disaient : « La volupté suprême,
C'est le désir dans le soir d'un beau jour ;
Si vous m'aimez d'un véritable amour,
Pourquoi déjà vouloir que je vous aime? »





NAIADE MODERNE

SON regard est une eau très profonde et très pure,
Son corps flexible est un roseau ;
Dans sa voix on entend tinter le frais murmure
De la fontaine où boit l'oiseau.

Ses cheveux blonds, roulant sur ses blanches épaules,
L'inondent de leurs flots soyeux ;
Et, comme un ciel que berce un lac bleu sous les saules,
Son âme nage dans ses yeux.

Un poète païen eût cru voir la Naïade,
Si douce et si perfide, hélas !
Dont la chanson d'argent et la limpide œillade
Entraînèrent le jeune Hylas.





HALLUCINATION

O soirs d'été! parfums plus berceurs que des chants!
Silence harmonieux, lointaines auréoles!
Nous suivions, elle et moi, des sentiers dans les champs,
Et nos ombres flottaient sur les avoines folles.

Elle me dit : « Je veux être embrassée ici. »
Et son front renversé sur mon cœur plein de fièvres,
Je lui couvris les yeux de baisers, comme si
Tout le bleu firmament eût frémi sous mes lèvres.



FUSAINS ET SANGUINES



LES PITIÉS DE LA NATURE

IL était seul dans son réduit,
Les yeux hagards et le front blême;
Il fit un effort, et s'enfuit
Pour se délivrer de lui-même.

Comme un animal aux abois
Que poursuit la meute acharnée,
Il s'enfonça dans les grands bois,
Il marcha toute la journée.

Exténué, quand vint le soir,
D'avoir ainsi traîné sa chaîne,
Il chercha l'endroit le plus noir
Et s'assit à l'ombre d'un chêne.

Alors apparut, l'air moqueur,
Le spectre de la bien-aimée,
Qui voulut lui rouvrir au cœur
La blessure à peine fermée.

Mais, comme des bras menaçants,
Le grand chêne étendit vers elle
Ses larges rameaux frémissants,
Et lui dit : « Arrière, cruelle ! »

Les violettes du hallier
Murmurèrent toutes ensemble :
« Au moins, laisse-le t'oublier ;
Respecte sa douleur, ou tremble ! »

La source, qui versait des pleurs,
Élevant sa voix triste et douce,
Soupira : « Femme aux yeux railleurs,
Fuis loin de nous ; je te repousse ! »

Et les pâles fleurs du buisson,
Et les roseaux de la fontaine
Ajoutèrent à l'unisson :
« Va-t'en, créature hautaine! »

Le spectre était sourd à ces voix,
Il gardait son cruel sourire;
Il restait au fond des grands bois,
Dédaigneux et froid, sans rien dire.

Un rouge-gorge furieux
Soudain se percha sur sa tête,
Du bec lui creva les deux yeux,
Puis s'écria : « Justice est faite! »

Toute la forêt s'agita,
Comme le spectre ouvrait la bouche;
Et le vent du ciel l'emporta
Avec un hurlement farouche.

1869.





NUIT DE JUIN

T ON amour est un bois plein de baisers en fleurs
Dont le parfum chantant porte à l'âme une aurore ;
Un bois mystique et bleu, qui, tout mouillé de pleurs,
Se mêle aux cieux profonds qu'un lait divin colore.

Ton amour est un feu que rien ne peut calmer.
Ton amour est un rêve où, parmi les grands arbres,
On entend vaguement s'ouvrir et se pâmer
Le rouge œillet penché sur la pâleur des marbres.

Ton amour est la source où l'on boit la beauté.
Ton amour est le fleuve, où, sur la transparence
Des flots dont le courant mène à l'immensité,
L'on s'endort, ne laissant veiller que l'Espérance :

L'Ange est au gouvernail, il est vêtu de blanc,
Il regarde le ciel; la brise enfle la voile,
L'harmonie émeut l'air; l'eau scintille en tremblant,
Et de l'azur parfois il y tombe une étoile.





CRÉPUSCULE DE DÉCEMBRE

LE vent siffle et coupe ainsi qu'une épée ;
Le ciel semble un grand bouclier de fer :
Sombre vision de neige drapée,
L'implacable Mort plane sur l'hiver.

Le jour morne meurt sans bruit ; la fumée
Sur le haut des toits en spirales fuit ;
Des logis frileux la porte est fermée ;
Les lampes du soir s'allument sans bruit.

J'ai d'un bonheur pur fait le sacrifice
Pour deux yeux profonds et capricieux,
Et voici déjà changer de caprice
Celle pour qui j'ai déserté les cieux.

J'ai froid, et pourtant j'ai la tempe moite;
Il me semble au monde être à jamais seul.
Il neige. Personne en la rue étroite!
Du ciel noir sur moi tombe un blanc linceul.





EXALTATION DE L'AMOUR

AUPRÈS des regards d'une femme
Qu'êtes-vous, soleils éclatants ?
Qu'êtes-vous, brises du printemps,
Auprès du souffle où flotte une âme ?

Auprès de ces baisers divins,
Qu'on savoure dans le mystère,
Qu'êtes-vous, sèves de la terre ?
Qu'êtes-vous, saveurs des vieux vins ?

Qu'êtes-vous, frissons des ramures,
Voix des blés, longs frémissements,
Auprès de l'aveu des amants
Et de leur nid plein de murmures ?

O philtre d'immortalité,
Ardent rayon, clarté paisible,
Amour, flambeau de l'invisible !
Amour, âme de la beauté !

Guide des sphères vagabondes,
Esprit pur et triomphateur,
Inondant de jeune splendeur
La foule innombrable des mondes !

C'est toi que chantent les doux nids
Et les vertigineux abîmes,
Toi que célèbrent sur les cimes
Les chœurs d'or des cieux infinis ;

C'est pour toi que sourit l'aurore,
Vers toi que soupirent les soirs ;
Les soleils sont tes encensoirs,
Toute la nature t'implore ;

Et dans ton grand souffle joyeux,
Sur les bords de la tombe obscure,
La Mort même se transfigure
En un archange radieux.



GALANTERIE TRAGIQUE

Vos yeux sont noirs comme une nuit d'orage,
Vos regards lourds sont pleins d'éclairs brûlants ;
Tel qu'un vaisseau qui va faire naufrage,
Mon cœur se brise en aveugles élans.

Le rouge éclat de votre lèvre avide
Me fait pâlir comme un agonisant ;
Son incarnat me semble encore humide
De mon sang vif et chaud, de tout mon sang.

Vos longs cheveux ont les frissons ténébres,
Les reflets bleus des ailes du corbeau ;
Ils laissent voir à travers leurs ténèbres
Votre sein blanc, mystérieux tombeau.

J'ai cru puiser la vie à vos mamelles,
Comme l'enfant qui tette, crie et mord;
Mais j'ai senti ces deux sources jumelles
Répandre en moi la folie et la mort.





EFFET DE NEIGE

JANVIER grelotte sur le seuil
De la maison muette et close ;
La terre et le ciel sont en deuil
Du rossignol et de la rose.

La neige tombe. Elle s'étend
Sur les chemins, sur les toitures ;
C'est à peine si l'on entend
Le roulement sourd des voitures.

Le monde est si vieux, dirait-on,
Que son bon Dieu, plein d'ironie,
Veut le mettre dans du coton
Pour adoucir son agonie.



MYTHOLOGIE

LA mort viendra si tôt ! soyons amants !
Sacrifions à la Vénus antique ;
Confondons-nous dans les aveuglements
Et les lueurs d'une étreinte extatique !

Sens-tu mon être en toi s'épanouir ?
Sens-tu la fleur de ma pâle existence,
Dont le parfum, prêt à s'évanouir,
Imprègne au loin ta vibrante substance ?

Sens-tu passer le souffle harmonieux,
Qui va d'un cœur à l'autre, et qui féconde ?
Au choc muet des éclairs de nos yeux
Vois-tu s'ouvrir l'immensité profonde ?

Au fond de toi m'entends-tu palpiter ?
Tout l'univers fermente dans nos veines !
Un lait brûlant semble à ton sein monter :
Va-t-il jaillir dans les célestes plaines,

Et, comme aux temps où l'Attique au doux miel
Idolâtrait la Beauté dévoilée,
Va-t-il semer dans la splendeur du ciel
Les diamants d'une Voie étoilée ?





RÉVOLTE

Idem amor exitium est pecori pecorisque magistro.
VIRGILE.

L'AMOUR n'est que l'aveugle enfant
De Vénus, la clarté suprême ;
C'est l'aventurier triomphant
Qui frappe au hasard, qui blasphème,

Qui nous traite en vils animaux,
Nous accouple dans l'inconstance,
Et, parmi les biens et les maux,
Immortalise la substance.

Sois maudit, ô fatal pouvoir,
Mensonge aux douceurs dissolvantes,
Pourvoyeur du vieux Désespoir,
Frère des sombres Épouvantes !

Tu n'es que l'appétit brutal
De la bête opprimant notre âme ;
Comme un affamé sur l'étal,
Tu pousses l'homme sur la femme.

— Ah ! quand donc t'adorerons-nous,
Forme sainte, Beauté divine,
Sans te broyer des deux genoux
Et sans t'écraser la poitrine ?

Quelle force, quelle vertu
Éteindra le feu qui m'embrase ?
O désir ! quand pâliras-tu,
Noyé dans l'éternelle extase,

Dans l'extase du beau, du pur,
Lumineuse, impassible, austère,
Plus large que l'immense azur
Et plus chaste que la Prière ?



UNE AGONIE

I loved — alas! our life is love.

SHELLEY.

COMME un vaisseau qui fuit la grève,
Comme un chant léger qui s'achève,
Comme un souffle, a passé mon rêve :
 Tu n'es donc plus,
Ange aux yeux profonds, voix chérie
Qui vibrais dans ma rêverie,
Comme tintent sur la prairie
 Les angelus !

Qu'ils prennent mon pauvre héritage !
Je veux être à toi sans partage,
Fantôme, et t'aimer davantage
 Que je n'aimais ;
Je veux qu'en sa mélancolie
Mon âme soit ensevelie,
Je veux mourir et qu'on m'oublie
 A tout jamais.

Je n'ai plus la force de vivre ;
Tel qu'un cyprès glacé de givre,
Je tremble. L'ange qui délivre
 Ne vient donc pas !
La nuit gagne, envahit l'espace ;
Le vent gémit, la terre est lasse,
Et le ciel pleure. Une ombre passe,
 Je tends les bras !





A LA PREMIÈRE VENUE

ADORABLE et menteuse Femme,
Être faible aux charmes puissants,
Je t'aimais de toute mon âme,
Quand tu m'aimais de tous tes sens.

Je t'ai quittée et t'ai reprise
Dans le même avilissement;
Mais ton beau corps, ta chair exquise
Brillaient vertigineusement!

Matière, ô Matière enivrante,
Douce ambrosie, âcre poison,
De l'Ame serais-tu parente ?
Serais-tu sœur de la Raison ?

Dans tes flancs pleins d'ombres épaisses
Où s'é mousse l'or des rayons,
Sous de ténébreuses espèces
Se font mille communions.

Nul à ton culte n'est rebelle.
La Mort te rajeunit. Comment
La Forme serait-elle belle,
Sans l'être irrévocablement ?

La Beauté sainte est le symbole
De l'Absolu mystérieux ;
La Lumière est son auréole,
La Vérité luit dans ses yeux.

Par elle notre argile est digne
D'être, et de subsister toujours :
Toujours la couleur et la ligne
Auront nos plus fortes amours.

Les types premiers de la Forme
Sont plus purs que les sentiments ;
Ils tiennent l'univers énorme
Dans leurs souples embrassements.

Hommes vains, tâchez de comprendre
Un Dieu qui vous puisse être cher,
Un Dieu vraisemblable, un Dieu tendre,
Sans que son Verbe ait été chair.

Matière, éclosion immense
Ayant pour parfums les amours,
Tombeau fécondant la semence,
Printemps qui sort des sombres jours,

Épanouissement sublime
Où l'Aube naît de la Beauté,
A toi la Force, à toi l'abîme
De l'insondable Éternité !

1869.





PASTELS





BERGERIE

LE ciel est rose, et les arbres sont bleus.
Ma bien-aimée est vêtue en bergère.
Nous traversons des pays fabuleux,
Le cœur noyé d'ivresse mensongère.

Dans les lointains flotte un charme indolent.
De blancs moutons aux faveurs d'azur tendre
Le long des prés nous suivent en bélant ;
Je dis : « Lucinde ! » Elle répond : « Clitandre ! »

Près des ruisseaux nous cueillons des bouquets.
La fleur de feu ne croît pas sur ces rives ;
Mais l'églantine y prend des airs coquets,
Et le muguet des pâleurs si plaintives !

Les peupliers, qui bordent l'horizon,
Chantent là-bas comme des cœurs sensibles ;
Un saule nain, tombant en pâmoison,
Soupire aux flots ses rêves indicibles.

Le vent murmure et meurt autour de nous.
Il ne fait pas grand jour ni clair de lune :
Plus que Phœbus le crépuscule est doux,
Plus que Phœbé la pénombre opportune.

Les nids cachés chantent des menuets ;
Nous ébauchons une danse fluette,
Puis nous faisons de beaux saluts muets
Sous le ruban qui flotte à ma houlette.

Du lait, des fruits forment nos soupers fins.
Je ne sais plus si nous avons une âme ;
Mais nous avons des sens vraiment divins,
Qu'un paradis très délicat réclame.

Nous nous couchons sous un berceau de fleurs ;
Nous nous parlons, mais ce n'est pas en prose ;
Nous nous aimons, mais sans rire et sans pleurs :
Les arbres bleus dorment sous le ciel rose.





VOLUPTÉ CALME

Contempla placide formam et faciem virginis!

CICERO NERVIVS.

DANS la jeunesse première,
L'amour est un transport fou,
Une chaleur sans lumière,
Qui vous mène on ne sait où.

On est aveuglé de flammes,
Muet, timide, hébété ;
On a peur des douces femmes,
On paraît fuir la beauté.

Mais lorsque le cœur commence
A battre moins follement,
On accorde sa démençe,
Comme un céleste instrument

Sous la blancheur des statues,
La beauté, qui nous troublait,
A ses mamelles pointues
Nous fait boire un divin lait.





ÉCOLE DE SÉVILLE

EN cet Éden qu'un si chaud soleil dore
(Parfois, madame, y songez-vous encore ?)
Nous dînions seuls, le soir, sur le gazon.
Le jour mourait dans une apothéose ;
Et, pas plutôt l'étoile au ciel éclose,
Le rossignol chantait sa floraison.

Dîners exquis ! n'étaient-ce pas des anges,
Tels qu'on en voit dans les tableaux étranges
De Murillo, le doux maître espagnol,
Qui nous servaient, nous faisaient la cuisine,
Et t'éventaient de leur aile voisine
Au rythme pur des chants du rossignol ?



NOCTURNE

LA nuit, pour charmer le poète
Et baiser au front les amants,
A mis sur sa robe de fête
Ses rivières de diamants.

Ses cheveux noirs flottent, pleins d'astres,
Dans le silence, plein de voix,
Du palais bleu dont les pilastres
Sont les massifs profonds des bois.

Parfois, dans un pli des collines,
Elle laisse, cœur triomphant,
Ses nuageuses mousselines
S'ouvrir aux caprices du vent ;

Et son sein étincelant verse
Le calme flot d'un lait fécond
Aux deux nourrissons qu'elle berce,
Le Sommeil brun, le Rêve blond.





LA FAUVETTE

EST-ce un conte que j'achève ?
Ai-je un instant sommeillé ?
Je ne sais pas si je rêve,
Ou si je suis éveillé.

Mon cœur a quitté sa cage ;
Il erre dans les forêts,
Ayant l'aile et le ramage
Des légers chardonnerets.

Je me sens vivre en lui ; j'aime
Une fauvette, et je veux
Découvrir un stratagème
Pour lui faire mes aveux.

Mais c'est en vain que j'épie,
En vain que je me fais beau :
Elle a pour duègne une pie,
Et pour tuteur un corbeau.

Quand autour du nid je vole,
Quand je donne un rendez-vous,
La duègne crie et folle
Me montre son bec jaloux ;

Le tuteur sort, m'injurie,
Croasse à tort, à travers,
Et maudit l'effronterie
Des oiseaux qui font des vers.

Je l'implore, il me repousse ;
Je puis à peine entrevoir,
Dans son alcôve de mousse,
Ma mignonne au désespoir.

Mais la nuit, sur les grands ormes
Jetant son voile étoilé,
Endort les vieillards difformes.
L'amour seul reste éveillé !

Je chante : ma bien-aimée,
Partageant mon triste émoi,
Soupire, à moitié pâmée,
Qu'elle va mourir pour moi.

Las de souffrir, las de vivre,
Je fuis d'un vol incertain,
Et, pauvre fou qui m'enivre
Pour oublier mon destin,

Au sein d'une fleur bercée
Par le vent du soir, je bois
Une goutte de rosée
Pleine du parfum des bois.





ROSE PALE

MA bien-aimée est une rose pâle ;
Elle a pour âme un parfum qui m'affole,
Et sur mon front, que le vent heurte et hâle,
Sans voix il chante et sans ailes il vole.

Ma bien-aimée ignore mon amour,
Car mon amour briserait son cher cœur,
Son cœur si frêle où, quand s'éteint le jour,
Tremble un soupir expirant et vainqueur.

Ma bien-aimée ignore si j'existe ;
Toutes les nuits à sa beauté je rêve.
J'étais méchant. L'aimer m'a rendu triste ;
Triste s'épand l'arome de sa sève.

Je sens venir le rayon qui boira
Sa pâleur chaste et son parfum léger :
Au grand ciel bleu son âme s'en ira ;
C'est le destin, je n'y puis rien changer.

Je serai seul, quand elle sera morte.
Ma vie alors ne sera plus qu'un rôle,
Et dans l'éther, où la mort nous emporte,
J'irai chercher ma douce rose pâle.





PROMENADE SENTIMENTAL

Au souffle des brises calines,
Nous allions le long des collines.

Les derniers reflets du soleil
Mouraient à l'occident vermeil.

Dans l'étang bleu, que le soir voile,
Se baignait la première étoile.

Comme en rêve, du fond des bois
Venaient des rires et des voix.

*
* *

Sur la rive et sous la ramée
J'errais avec la bien-aimée.

Les lis adoraient en tremblant
Ses bras de neige et son front blanc.

Le bois sombre murmurait : Gloire,
Gloire à sa chevelure noire !

Les roses pour sa gorge en fleur
Offraient l'encens pur de leur cœur.

Charmés par sa voix de sirène,
Les nids chantaient : C'est notre reine !

— Elle a les yeux bleus comme nous !
Chuchotaient les bluets jaloux.

Et du haut du ciel diaphane
Les astres croyaient voir Diane.

*
* *

L'air était doux comme du lait.
Nous étions seuls. Il nous semblait

Que dans un suprême mystère
Nous quittions ensemble la terre,

Que l'infini voulait s'ouvrir, ,
Que nous allions vivre ou mourir,

Qu'un souffle, un parfum, une flamme,
Prêtait d'autres sens à notre âme,

Et que notre extase, en retour,
Inondait le monde d'amour.



MÉDAILLONS
DE COMÉDIENNES



BARONNETTE

BALLADE

ELLÉ n'a pas le profil pur,
Sévère et doux, d'un marbre antique ;
En ses yeux ne luit point l'azur
De la Nuit d'été romantique.
Non ! mais son charme énigmatique
Enivre le poète épris,
Dont il raille la poétique :
C'est le Sphinx, gamin de Paris !

Sous son front volontaire et dur
De Czarine morganatique,
Brûle un regard doux, mais peu sûr,
Qui dégelerait la Baltique;
Et tout ensemble elle pratique
L'art de prendre les beaux esprits
Avec un grain de sel attique :
C'est le Sphinx, gamin de Paris.

Son cœur est plein d'orage obscur.
Son corps, merveille de plastique,
Rond, velouté, comme un fruit mûr,
Eût attendri Caton d'Utique.
Sa voix profonde, magnétique,
Parfois rauque, a de fort beaux cris;
Mais son rire, quel fin moustique!
C'est le Sphinx, gamin de Paris.

ENVOI

Beau Sphinx, l'Amour et la Critique
Toujours, sous la poudre de riz,
Quelle que soit votre tactique,
Verront le gamin de Paris.



GIROFLA

ÉLANCÉE, un peu gauche encor,
Gracieuse sans artifice,
Petite reine hier novice,
Fauvette à son premier essor,

Voix de cristal pur, rire d'or,
Caresse, candeur et malice,
Quand elle sort de la coulisse,
Elle ensoleille le décor.

Cantatrice de bonbonnière,
Mozart l'eût faite prisonnière,
Tant elle est fine avec douceur!

Watteau l'eût conduite à Cythère,
Beaumarchais devant son parterre;
Chérubin lui dirait : Ma sœur!





PHÈDRE

JE vois encor vos yeux dont le charme fascine ;
J'entends encor l'accent profond, rythmique et fier,
Que vous prêtez, madame, à ce poète amer
Nommé par nos aïeux galants le doux Racine.

Jamais l'incestueuse et royale héroïne
N'évoqua dans son crime un plus sublime enfer ;
Jamais Phèdre, luttant contre un destin de fer,
N'eut une plainte aussi tragiquement divine.

Telle, aux nuits de juillet plus chaudes que le jour,
L'étoile de Vénus semble mourir d'amour,
Puis respendit plus belle et de nouveau se pâme :

Telle la rime d'or, palpitante lueur,
A chaque battement de votre cœur en flamme,
Mourait et renaissait sur vos lèvres en fleur.





NINICHE

Vous faites, madame, à merveille,
Les mines qu'on aime à Paris;
La troupe des Jeux et des Ris
Au bruit de vos jupes s'éveille.

Circé fraîche, à lèvres vermeille,
Vous lancez d'un air tout surpris
Des mots fins comme une souris
Et plus verts que la verte oseille.

Vierge aux truffes, gai rossignol,
En dièse ou bien en bémol,
Détaillez-nous donc la fredaine;

Mais vous auriez assez d'esprit
Pour bien dire un bon rôle, écrit
A la façon du vieux Sedaine.





STELLA

STELLA sait le secret d'être austèrement belle
En laissant l'âpre amour embraser sa beauté ;
Tandis qu'à tout propos l'art faussé hurle ou béle,
Son rire est vrai, ses pleurs sont pleins de loyauté.

Elle aime, ayant le cœur hardi, les grands poètes ;
Et vers leur rêve bleu haussant un peuple nain,
Son geste auguste et pur évoque sur les faitès
Ce que Gœthe appelait l'*Éternel féminin*.

Qu'elle soit dona Sol, Monime, ou qu'elle froisse
Entre ses doigts nerveux ta lettre, Perdican,
C'est la forme parfaite en la suprême angoisse,
Le vin de l'idéal mûri sur un volcan ;.

Et lorsqu'on a le cœur vierge encore, on envie
Le jeune-premier qui, dédaigneux du souffleur,
Lui dit les vers auxquels Hugo mêla sa vie
Et la prose rythmique où Musset mit sa fleur.

1872.



NATURES VIVANTES





RETOUR DU BAL

UNE fois montés au sixième,
Dans sa chambre d'étudiant,
« Vrai! c'est un peu haut tout de même! »
Lui dit sa conquête en riant.

Il alluma ses deux bougies,
Fit du feu, ferma les volets.
Quand sur les murailles rougies
Dansèrent les joyeux reflets,

Elle se mit devant la glace :
« Chez toi, dit-elle, c'est très beau ! »
Puis, d'un doux geste ailé, sur place
Dénouant son léger chapeau,

Elle ôta le peigne d'écaille
Qui retenait ses blonds cheveux,
Et leurs flots d'or jusqu'à la taille
Inondèrent son corps nerveux.

Il crut voir luire une auréole.
Dents blanches, lèvres au fin duvet,
Elle riait toujours, la folle,
Et du coin de l'œil l'observait.

Fortement ému, le jeune homme
Tâchait de prendre un air vainqueur ;
En plein minuit, il avait comme
Un coup de soleil dans le cœur.





SCÈNE POPULAIRE

J'AI ME à cheminer seul, en mai, les beaux dimanches,
Dans les faubourgs, qu'emplit un vol de robes blanches ;
Le peuple au grand soleil s'amuse franchement.
Les jardins où l'on boit en plein air, c'est charmant :
De tout petits enfants grimpent aux balançoires ;
Sous les lilas, le chaud fumet des rôtissoires
Flotte. L'on joue, en bras de chemise, au tonneau,
Aux boules. Là, tout près, c'est le jeu de l'anneau,
Puis c'est le tir. Dans un bosquet, un militaire
Chante atablé : « ... Qu'ils n'en ont pas en Angleterre. »
On trinque. On voit passer les époux, les amants,
Les grands garçons donnant le bras à leurs mamans,
Et les fillettes qui, deux par deux, tête nue,
Se parlent bas, l'œil plein d'une flamme ingénue.



SIMPLE PROFIL

LA chère petite infidèle,
Dont s'ensorcelèrent mes yeux,
A le cœur plus capricieux
Que les ailes d'une hirondelle.

Est-ce un rêve? elle apparaît, fuit
Tendre, froide, grave, frivole :
C'est une hirondelle qui vole,
Et dérouté l'œil qui la suit.





MATINÉE PARISIENNE

HUIT heures du matin. Il souffle sur les toits
Un air tiède, apportant la bonne odeur des bois.
Paris joyeux fait sa toilette du dimanche.
Une femme se peigne en camisole blanche
A sa fenêtre, où pend un petit miroir rond ;
Un flot de cheveux bruns retombe sur son front,
Et sur son cou penché frise une boucle folle.
Elle me voit, rougit, ferme sa camisole,
Et se cache en riant derrière le rideau.
Sur le trottoir le pas pesant du porteur d'eau
Résonne. Le soleil miroite à la croisée.
Un moineau franc s'abat d'un toit sur la chaussée,
Et pique de son bec une miette de pain.
Deux jeunes amoureux roulent dans un sapin :

Les stores rougissants cachent leurs escarmouches ;
Un invisible dieu les protège. Les mouches
Harcèlent le cheval ; et le pavé vermeil
Fuit sous la roue en feu dans l'or du grand soleil.





AMARYLLIS

ROSE comme une rose et blanche comme un lis,
La dame qu'en ces vers je nomme Amaryllis,
A mon âme. Ses yeux sont deux sources profondes
Où viennent les amours tremper leurs ailes blondes.
Elle est pure, elle est belle, à rendre un vieillard fou.
L'ayant conquise en mer, un forban de Corfou
Pour elle eût refusé la Grèce et la Sicile,
Et dédaigneux des flots l'eût gardée en son île.
Toutes les voix du ciel me parlent par sa voix ;
Lorsque, les soirs de juin, dans mes bras je la vois
Fermer languissamment sa paupière alourdie,
Je ferais bien à Dieu la gageure hardie
Qu'il ne saura créer pendant l'éternité
Rien de plus accompli qu'une telle beauté.



CÉLINE

ECHAPPÉ d'un salon bavard
Et trouvant belle la soirée,
Dans la pleine lune dorée
Je flânaï sur le boulevard.

Devant moi cheminait, très douce,
Une légère blonde en noir ;
Sous ses pieds mignons le trottoir
Paraissait tapissé de mousse.

Coquette sans penser à mal,
Elle mêlait (exquis mélange !)
A la suavité de l'ange
Les grâces du jeune animal.

Elle avait l'air d'une orpheline
Travaillant dans un magasin,
Pauvre, modeste, sans cousin,
A toutes les vertus encline.

Elle allait, effleurant le sol ;
A chaque instant, charmante et frêle,
Elle semblait ouvrir son aile
Et vers le ciel prendre son vol.

Deux messieurs, droits sous la bretelle,
Canne à la main et nez au vent,
Suivaient de près la chère enfant
Et parfois passaient devant elle.

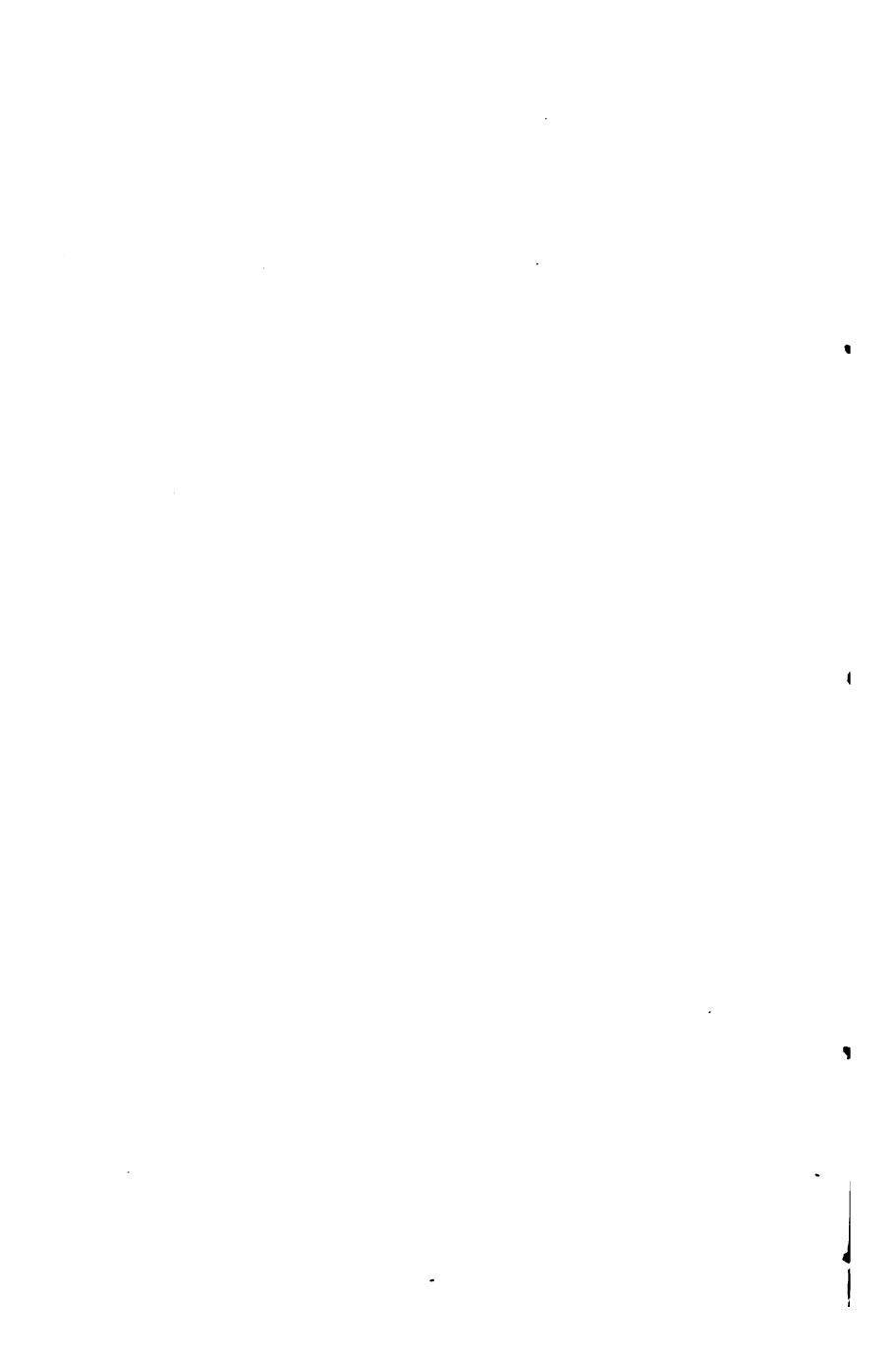
Suspendant, puis hâtant ses pas,
Les cils baissés, la tempe moite,
Elle fuyait à gauche, à droite,
Quand ils voulaient lui parler bas.

Un vieux chiffonnier sous sa hotte
En riait. Tout à coup, devant
L'escalier connu de Brébant,
Sortit d'un fiacre une cocotte.

La soupeuse au sein peu vêtu
Croisa la timide orpheline :
« Tiens ! dit-elle, voilà Céline
« Qui se refait une vertu ! »



UN PEU D'IDÉAL





AU PAYS MESSIN

Sous le ciel paternel de la verte Lorraine
Que nous étions heureux, quand nous étions enfants !
Que d'amour ignoré dans notre âme sereine,
Que de joyeux ébats et de cris triomphants !

Dès le matin, pendant que l'on trayait la vache,
Nous nous sauvions au bois ; et chacun se roulait
Dans l'herbe, et nous jouions ensemble à cache-cache ;
Et puis nous revenions boire au logis du lait.

Tout le jour, aux vergers, dans les halliers farouches,
Nous courions, prodiguant les rires, les chansons ;
Et le bleu de nos yeux, le rose de nos bouches
Faisaient envie aux fleurs des prés et des buissons.

O pays de mon père, ô vallon d'Arriance,
Champs féconds, frais ruisseaux, bois sauvages et doux,
O villages amis, n'êtes-vous plus la France ?
Quand donc en liberté nous reconnâtrons-nous ?





LA SOUS-MAITRESSE

LAs d'une âcre solitude,
Un jour de mai, le front lourd,
Le sang brûlé par l'étude,
J'errais au vieux Luxembourg.

En promenant ma paresse,
J'aperçus dans le jardin
Une jeune sous-maîtresse,
Dont l'œil m'arrêta soudain.

Elle était à l'ombre, assise ;
Les frémissements de l'air
Sur elle, en l'ombre indécise,
Balançaient un rayon clair.

Les folles pensionnaires
Chantaient auprès d'elle en chœur
Ces vieux refrains populaires
Qui rafraîchissent le cœur ;

Et les moineaux dans les branches
Vite à leur bec emportaient
Les petites miettes blanches
Que les enfants leur jetaient.

Elle écoutait sans entendre ;
La flamme de ses grands yeux
Parfois brillait sous la cendre
De ses abondants cheveux.

Elle était simplement mise :
Sous un léger mantelet
Une jupe en laine grise
De ses plis droits la voilait ;

Mais quelle grâce naïve
Avaient ses gestes charmants !
Quelle beauté fugitive
Sous ses pauvres vêtements !

Quand, pour la voir mieux encore
Je m'approchai sans détour,
Je vis sur sa joue éclore
Comme une aurore d'amour.

Je devins rouge moi-même.
O désirs si tôt fleuris!
J'aurais dit tout haut : « Je t'aime ! »
Qu'elle n'eût pas mieux compris.

J'oubliais déjà le monde,
Je ne songeais plus au temps...
Mais une fillette blonde,
Qui courait, cheveux flottants,

Tout à coup s'approcha d'elle
Et, la tirant par le bras,
Lui cria : « Mademoiselle,
« Est-ce qu'on ne s'en va pas ? »

Elle sortit de ses rêves ;
Et, comme une grande sœur,
Vint rappeler ses élèves
Avec tristesse et douceur.

Aussitôt les jeux cessèrent ;
Les fillettes, deux par deux,
Devant elle se rangèrent
D'un petit air vertueux.

A l'écart, troublé, timide,
Je contemplais tout cela,
Lorsque, d'un coup d'œil rapide
S'assurant que j'étais là,

Elle prit sur sa poitrine,
D'un bras qu'on voyait trembler,
La ravissante blonde
Qui venait de lui parler ;

Et son regard, moins farouche,
Vers le mien se relevant,
Elle mit sa fraîche bouche
Sur les lèvres de l'enfant.

Ce baiser pur fut bien tendre,
Longtemps il se prolongea.
La fillette, sans le rendre,
Douxment se dégagea ;

Et l'essaim des écolières
S'en fut sous le ciel léger,
Regardant loin des volières
Les passereaux voltiger.

1868.





INSTANTS D'OUBLI

O la fleur de leur sang qui parfumait leurs lèvres !
O les profonds baisers, les pénétrantes fièvres,
Les deux cœurs réunis battant à l'unisson,
Les yeux ardents, les bras roidis ! O le frisson
Dont leur être vibrait, tandis qu'en la caresse
De leurs regards mêlés étincelait l'ivresse !
Et puis, les longs moments de pleine volupté,
Où le désir renaît de la satiété ;
Où les sensations débordent en extase
Comme un vin fort qui mousse en jaillissant du vase
Il s'ouvre un horizon vaste et pur, tout en feu ;
L'amour y brûle ainsi qu'un astre en plein ciel bleu.
On s'enlace, on s'étreint, on voudrait se confondre ;
L'univers tout entier semble écouter, répondre.

Un tel bouillonnement de la fécondité
Surgit, qu'aux profondeurs on se sent emporté,
Et que vers l'infini, parmi des vols d'étoiles,
Les corps, sombres vaisseaux, les âmes, blanches voiles,
Nagent, baignés du flot des ruisselants plaisirs
Et tout enveloppés du souffle des désirs!





LA FIANCÉE DE NEIGE

ELLLE est belle, elle est froide et fière
Comme les monts immaculés;
Et svelte, elle a la grâce amère
De l'écume des flots salés.

Son sein blanc semble fait de neige;
Ses yeux gris sont un ciel du Nord;
Son âme est l'océan qu'assiège
Un ouragan soufflant la mort.

Quand son regard aigu se lève,
Affilé, sec, éblouissant,
Il vous transperce comme un glaive
Dont l'éclair dur a soif de sang.

L'amour devant elle recule :
Si l'on tente, avec un frisson,
De toucher son cœur, il vous brûle
Comme le cristal d'un glaçon...

— Je préfère, ô fille-statue,
Ta neige aux fureurs des étes,
Et ton souffle glacé qui tue
Aux banales fécondités.





LISE

ÉLÉGIE

COMME ont pleuré Myrto les alcyons païens,
Pleurez Lise, pleurez, moineaux parisiens !
Elle a vécu, Liza, la dernière grisette !
Pierrots, ses bons amis, qui l'appeliez Lisette,
Pleurez, pleurez en chœur sur son déclin fatal :
La grisette dernière est morte à l'hôpital !

Comme vous elle était petite et babillarde,
Gourmande comme vous et comme vous gaillarde.
Légère le matin, plus légère le soir,
Elle affirmait gaîment en croquant son pain noir
Que ce brave pain-là vous rend les dents plus blanches.
Elle chantait toujours et dansait les dimanches,
N'acceptant jamais rien qu'un dîner sans apprêt
Sur l'herbe ou sous le bec de gaz du cabaret.

Cette enfant de Paris était digne d'Athènes.
Lise ne cachait pas ses mains sous des mitaines,
Et montrait volontiers que ses doigts élégants
Étaient assez bien faits pour se passer de gants ;
Mais elle avait toujours très grand soin, la sournoise,
De chausser son pied, fin comme un pied de Chinoise,
D'un beau petit soulier qu'eût baisé Richelieu.

Lise avait la beauté du diable et du bon dieu ;
D'ailleurs très peu dévote et très bonne ouvrière,
Et n'oubliant jamais de faire sa prière,
Excepté quand, ma foi ! l'on ne pouvait vraiment,
Cupidon étant là, prier en s'endormant.

Tout son trousseau tenait dans sa vieille commode.
Deux fois l'an, elle avait une robe à la mode ;
Ni bagues, ni collier, ni manteau de velours !
Elle donnait des sous aux pauvres dans les cours ;
Elle aimait l'orgue et la musique militaire.

Les fleurs de l'oranger, les roses de Nanterre
Regrettaient son front jeune. Avril a des lilas ;
Avril les lui donnait en ses divins galas.
Juillet de ses bleuets sait faire une couronne ;

Les bleuets de juillet la couronnaient. L'automne,
Les dahlias ruchés lui formaient des bouquets ;
Puis les feuilles des bois sous ses talons coquets
Tapissaient les sentiers. Son beau rire sonore
Faisait croire en janvier que mai riait encore,
Et dès le carnaval, narguant le ciel malsain,
Elle portait un brin de violette au sein.

Lise avait des pitiés pour tout le monde, même
Pour les bêtes les plus indignes du baptême.
Très grave elle ébauchait le signe de la croix
Devant les corbillards, et l'hiver, dans les froids,
Disait en regardant blanchir les fleurs du givre :
« On doit vraiment avoir un mal affreux à vivre,
« Lorsqu'il neige et qu'on est fauvette, n'est-ce pas ? »

Elle admirait les gens qui font quatre repas ;
Et, quand on la menait voir le Jardin des Plantes,
S'étonnait qu'on n'eût pas là, dans quelques soupentes
Mis des notaires, des savants et des huissiers.
Elle ignora toujours la Bourse et les boursiers,
Et jusqu'à la couleur qu'ont les titres de rentes.
Les Russes, le Sultan, les puissances garantes,
Elle ignorait cela non moins complètement,

N'ayant jamais daigné poser son pied charmant
Dans ce temple, qui, par une ironie étrange,
Pour fleurs de sa corbeille a des agents de change.
Joyeuse herbe sauvage et poussée au hasard
Dans un de ces hauts lieux baptisés par Mansard,
Elle avait du dédain pour les plantes de serre.
Pauvre, elle était au moins libre, aimée et sincère!
Est-on pauvre d'ailleurs, quand on a pour trésor
L'argent du clair de lune et le grand soleil d'or,
Et les riants colliers que la rosée égrène ?
Lise, en tout cas, était bonne républicaine,
Mélant la Marseillaise aux francs et gais refrains
Qu'elle chantait, les soirs de fête, dans les trains,
En revenant d'Enghien, de Meudon ou d'Asnière.

Des grisettes, hélas ! Lise était la dernière ;
Lise n'est plus. Pleurez, chers petits pierrots gris !
Dans ce qu'on vous laissa de notre vieux Paris,
Légers et familiers oiseaux, pleurez sur elle !
Pleurez au crépuscule, et pleurez de plus belle
A l'aube ! c'est fini de rire, c'est fini,
Moineaux du Luxembourg et du square Cluny !



MADEMOISELLE X...

CŒUR d'oiseau, beauté de fleur,
Déjà femme et vierge encore,
Son âme est toute lueur,
Son sang pur est une aurore.

Elle a la fluette voix
Et la mine effarouchée
De la fauvette des bois
Sur le bord du nid perchée.

Son rêve presque enfantin
Fuit comme un flot sous les branches,
Où le rougissant matin
Se mêle aux étoiles blanches.

Fine fossette au menton,
Elle rit tout étonnée,
Comme au sortir du bouton
Une rose chiffonnée.

Peu de désirs, nul souci ;
Mais lorsqu'on lui dit : « Je t'aime ! »
Elle boit ces mots, ainsi
Qu'un jeune chat de la crème.

1874





MADAME ***

Celui qui aime a quelque chose de plus sacré que celui qui est aimé, car il est possédé d'un dieu.

PLATON.

JE voudrais évoquer en mots harmonieux,
Rythmés comme les pas de cette enchanteresse,
Ses cheveux de rayons, le bleu pur de ses yeux,
Et la fleur de sa chair au parfum plein d'ivresse.

C'est une nuit de fête, au bruit d'un bal mondain,
Qu'elle m'est apparue en son indifférence,
Altière et souriant avec grâce et dédain,
Tandis qu'on lui faisait très bas la révérence.

Je sentis, quand je vins m'incliner à mon tour,
De son corsage ouvert s'exhaler une extase ;
Et j'eus les sens noyés comme en un flot d'amour
Au long bruissement de sa traîne de gaze.

Sans rougir de mon trouble, oh ! sans le daigner voir,
Elle ouvrit l'éventail devant sa gorge nue,
Et s'en fut lentement ; et j'aimai sans espoir
La déesse passant tranquille dans sa nue.

Je la cherche partout, je n'ose lui parler ;
Je la vois, je la suis, je ne sais rien lui dire ;
Mais parfois son regard s'amuse à me troubler
Et sa fierté parfois se plaît à mon délire.

Son charme est pénétrant comme l'odeur des bois,
Sa grâce est la lueur qui tremble sur la feuille,
Le cristal de la source a le son de sa voix,
Son rire a la saveur de la fraise qu'on cueille.

Je ne suis pas jaloux, je ne demande rien
Des voluptés dont vit et meurt l'ivresse humaine ;
Tout est chaste et sacré, tout semble aérien,
Dans les paradis bleus où sa blancheur me mène.

A quoi bon désirer l'œillet de ses cheveux ?
Ses gants peuvent tomber, sans que je les dérobe ;
J'ai bien d'autres trésors venant d'elle ! Je veux
Ne pas même effleurer les volants de sa robe.

Que sa lèvre fleurisse, et je ne me plaindrai
Ni des baisers absents ni du plaisir rebelle ;
Entre ses fins çils d'or mon ciel est encadré :
Ne suis-je pas heureux par cela qu'elle est belle ?

Sa beauté m'appartient du droit du mieux aimant.
Qu'elle en convienne ou non, il ne m'importe guères !
Sa beauté musicale est un noble instrument
Qui ne saurait vibrer entre des mains vulgaires.

Seul, j'y peux éveiller l'accord qui m'est si cher ;
Seul, je peux en goûter la suprême harmonie ;
Seul, y mêlant le rêve aux gloires de la chair,
J'en diviniserai la caresse infinie.

Jadis, cœur maladif, esprit sombre et boudeur,
J'étais l'enfant qui souffre et qu'il faut qu'on endorme ;
Je me sens aujourd'hui renaître en sa splendeur,
Mon âme nostalgique a sa beauté pour forme :

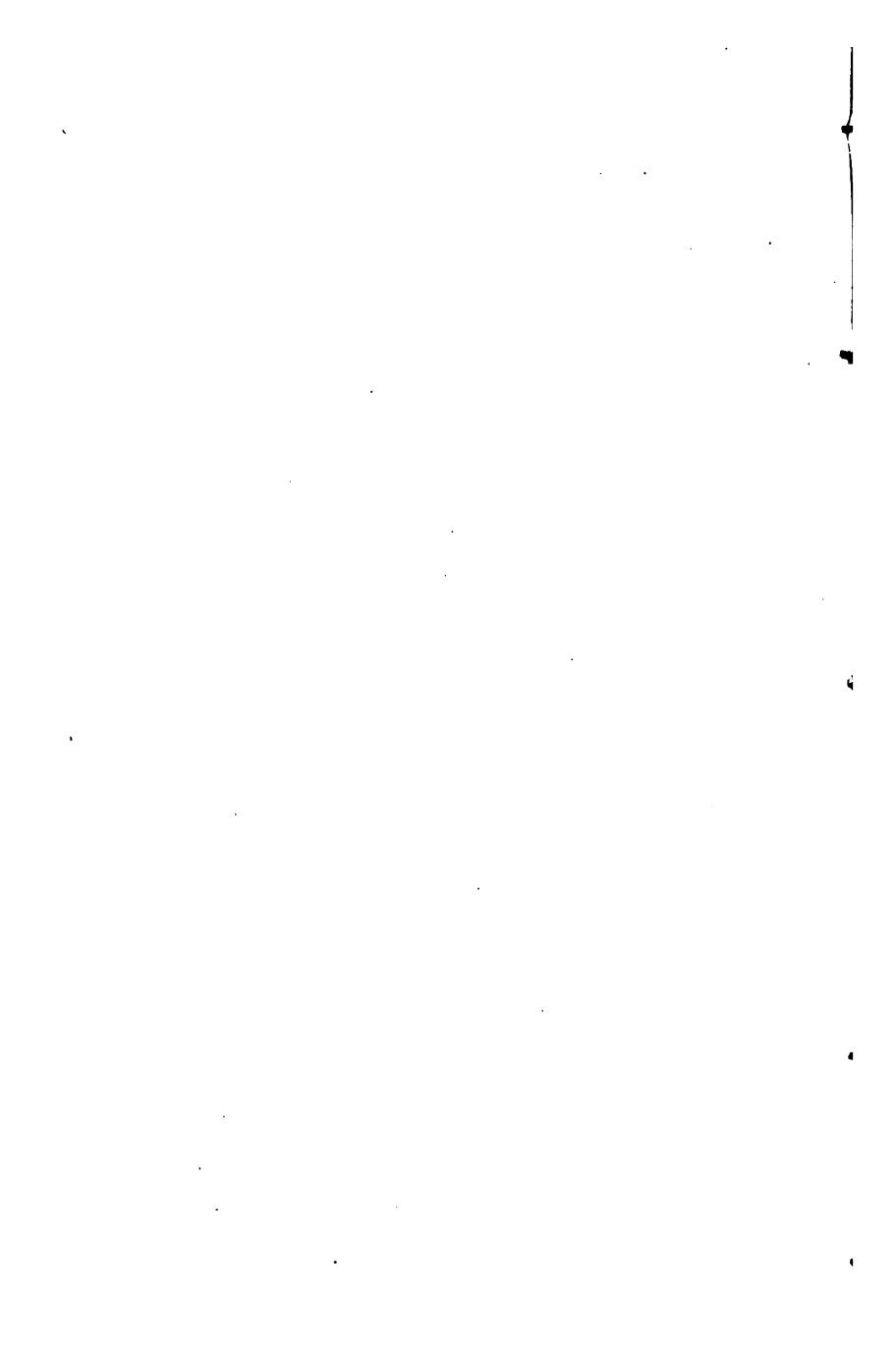
Telle, au lever du jour, légère, en longs élans,
L'alouette au chant clair se perd parmi la flamme ;
Telle, au fond de ses yeux si doux et si brûlants,
Si brûlants et si purs, monte et se perd mon âme.

1870.





UNE CONFESSIION





UNE CONFESSION.

Nous nous étions connus écoliers, dès l'enfance,
Et nous étions amis. Je pris donc sa défense
Contre tous, écoutant mon cœur, non ma raison.

Enfin je pus aller le voir dans sa prison.

Dès le seuil, son regard m'entra jusque dans l'âme,
Et ne me quitta plus : regard morne, sans flamme,
Mais dur, âpre, perçant comme un fer aiguisé.
Très pâle, il avait l'air énergique et brisé.
Je lui tendis la main, comme j'avais coutume ;

Un sourire éclaira sa profonde amertume,
Puis l'ombre sur son front retomba brusquement.
Il resta devant moi, sans voix, sans mouvement,
Fouillant mon cœur des yeux. Sous ce regard farouche,
Mais navrant, je voulus en vain ouvrir la bouche,
Et, mon émotion m'étouffant, je pleurai.
Alors son masque froid, hautain, désespéré,
S'adoucit, se voila ; ses cils bruns se mouillèrent,
Silencieusement de gros pleurs lents coulèrent ;
Il murmura : « Merci ! » du fond du cœur, très bas,
Et parmi les sanglots s'affaissa dans mes bras.

Après un long instant de convulsive étreinte
Il recula d'un pas, puis d'une voix éteinte :
« Je vais te dire tout, fit-il avec effort. ,
Il me semble parfois que je suis déjà mort ;
Et cependant, vois-tu, je souffre des tortures
Horribles. Tu connais, hélas ! mes aventures.
Tu sais comment j'aimais cette femme, et comment
Même encore je l'aime : avec acharnement,
Avec rage et délire ! O destin ironique,
En amour autrefois j'étais si platonique !
Mais aussitôt mordu par son regard, je fus
Bouleversé dans l'âme. Obstacles et refus,

Je ne craignis plus rien désormais. Oh ! du reste,
Je compris, dès l'abord, que cet amour funeste,
Elle le partageait ; et que le même espoir
Qui m'embrasait le cœur, brûlait dans son œil noir.
J'étais follement gai, j'étais follement triste ;
Pourtant, quoique grisé comme un séminariste
Qui se verrait du jour au lendemain soldat,
Je résistai, jusqu'à ce qu'elle hasardât
Dans un bal, au milieu d'une valse effrontée
Et molle, où je l'avais à moi décolletée,
Un serrement de main brûlant comme un baiser.
Je sentis dans mon être un vertige passer,
Je chancelai, j'eus peur de crier ; mon ivresse
L'enivra : la nuit même elle était ma maîtresse.

Elle était mariée, elle était mère ; mais
J'avais oublié tout, et croyais ne jamais
Me souvenir. D'abord elle fut la plus folle.
Elle s'agenouillait, comme aux pieds d'une idole,
A mes pieds, devant moi, me contemplait longtemps.
L'œil fixe, le front pâle et les seins haletants,
Muette, et retenant le souffle de sa bouche,
Tandis qu'à coups pressés battait son cœur farouche.
Puis elle se jetait dans mes bras, m'étouffait

De caresses, riait, pleurait, se décoiffait,
Se regardait, avec un beau rire sonore,
Dans le miroir penché, s'abandonnait encore,
Et laissait sur ses flancs déborder ses cheveux,
En m'étreignant soudain par un élan nerveux.
En désordre, ardemment, nue et toute-puissante,
Elle roulait sur moi sa gorge éblouissante.
Elle avait sur la lèvre un parfum, que jamais
Je ne pouvais sentir sans me pâmer; j'aimais
A la folie aussi l'odeur de sa dentelle,
Une odeur délicate, excitante : enfin d'elle
J'adorais tout, jusqu'à la sauvage impudeur
De ses baisers et son insatiable ardeur.

Je ne sais plus combien de mois ainsi passèrent.
Peu à peu cependant ses fureurs se lassèrent;
Elle me rudoya, me parla longuement
De ses remords, de ses souffrances, du tourment
Que lui donnait sans cesse un amour adultère,
De son passé, de ses enfants et de leur père :
« Les pauvres petits cœurs d'anges ! Le généreux
« Et noble époux ! C'était lâche, c'était affreux ! »
Elle pleurait, mêlant des paroles amères
A ses larmes. J'avais d'effroyables colères

Et je renfermais tout en moi péniblement.
Enfin je dus bien voir que de son triste amant
Elle était fatiguée, et que, par un caprice
Cruel, elle trouvait je ne sais quel délice
A racheter sa faute en me sacrifiant
A mon tour, moi jaloux, au mari confiant.
Un dernier jour, après une horrible querelle
Où je fus sur le point de me jeter sur elle,
Je lui dis qu'il fallait en finir, qu'entre nous
C'en était fait. Et puis je me mis à genoux,
La priant de rester, de se laisser encore
Idolâtrer, criant : « Je te veux ! je t'adore ! »
Pleurant, rampant, baisant la trace de ses pas.
Elle promit tout, mais elle ne revint pas.

Je restai quatre jours écrasé de tortures,
Sans sommeil, sans oubli. Ses caresses impures
Avaient brûlé mon sang et l'avaient corrompu.
J'ai voulu fuir, laisser là tout ; je n'ai pas pu.
J'étais comme traqué par des meutes féroces,
J'étais jaloux. J'avais des visions atroces :
Ils s'aimaient, elle était à lui, mieux que jadis
A moi ; c'était l'enfer devant le paradis.
Si j'avais pu pleurer encor ! Plus une larme !

Je n'y tins pas. Je devins fou, je pris une arme
Et sortis. J'allais droit chez elle. Les valets
M'ouvrirent. Pourquoi donc? qu'est-ce que je voulais?
J'avais vu le mari deux fois, mais sa figure
Ne m'apparaissait plus nettement. Je le jure,
Quoique m'étant armé, je ne comprenais pas
Que je dusse frapper. J'avais soif, j'étais las;
Il fallait voir cet homme et j'étais venu vite
Pour cela, sans savoir quelle serait la suite.
J'avançais malgré moi dans un rêve pesant
Et sombre, comme un soir d'orage teint de sang.

Il entra. Je fus calme une longue minute;
Oui, je l'examinai froidement et sans lutte
Intérieure, avec les curiosités
D'un blessé, qui voudrait voir de tous les côtés
Le cruel projectile extrait de sa blessure.
Soudain ce fut en moi comme une âpre morsure :
Il me sembla grand, fier; je me trouvai commun
Près de lui. Puis, écoute, il portait *son* parfum,
Ce parfum délicat, doux et chargé d'ivresse,
Qui naguère émanait du corps de ma maîtresse.
Un torrent furieux de sang rouge et brûlant
Écuma dans mon cœur, avec le bruit croulant

D'une digue rompue au dedans de moi-même.

Tiens!... »

Il s'interrompit, passa sur son front blême,
Où perlait la sueur froide, ses doigts tremblants,
Baissa les yeux, laissa tomber ses bras ballants,
Et demeura muet, accablé, La nuit noire
Paraissait envahir lourdement sa mémoire.
Enfin il releva la tête, haletant,
Plein d'ombre, plein d'horreur ; puis tout à coup sentant
Sa raison qui sombrait, comme en l'aveugle houle
Un naufragé vaincu soudain s'enfonce et coule,
Il s'approcha de moi, le visage égaré,
L'œil hagard, sec, rougi pourtant d'avoir pleuré,
Saisit mon bras avec une angoisse suprême,
Et voulant en finir d'un coup, malgré lui-même,
Dit d'un ton sourd, par la folie accentué :
« Je ne sais plus comment j'ai fait, je l'ai tué ! »





DEUX AMOURS





CHANSON DE LA VINGTIÈME ANNÉE

LA première fois, ô ma toute belle,
Que brilla sur moi ton regard vainqueur,
Je crus recevoir, je me le rappelle,
Un coup dans le cœur.

Telle au grand soleil sur l'arbuste éclate
Une fleur de pourpre, honneur du jardin,
Telle de mon cœur la fleur écarlate
Éclata soudain.

Ta beauté rend dieux ceux qu'elle pénètre.
Nous aurons le ciel, quand tu le voudras;
J'expire d'amour, laisse-moi renaître :
Ouvre-moi tes bras.

Je veux t'adorer à l'idolâtrie ;
Si ton paradis m'est un jour fermé,
Vienne le Devoir, vienne la Patrie !
Nous aurons aimé.

J'entrerai plus fort dans la grande lutte ;
La gloire ou la mort, après les amours !
Et ton souvenir, comme un chant de flûte,
Me suivra toujours.





DIX ANS PLUS TARD

Ils s'aimaient. Le pensif jeune homme
Avait l'espoir et la fierté ;
Son regard étincelait, comme
Un tranquille matin d'été.

Ils s'aimaient. Elle, entre les femmes
Songe pur et silencieux,
Passait en laissant dans les âmes
Rayonner le bleu de ses yeux.

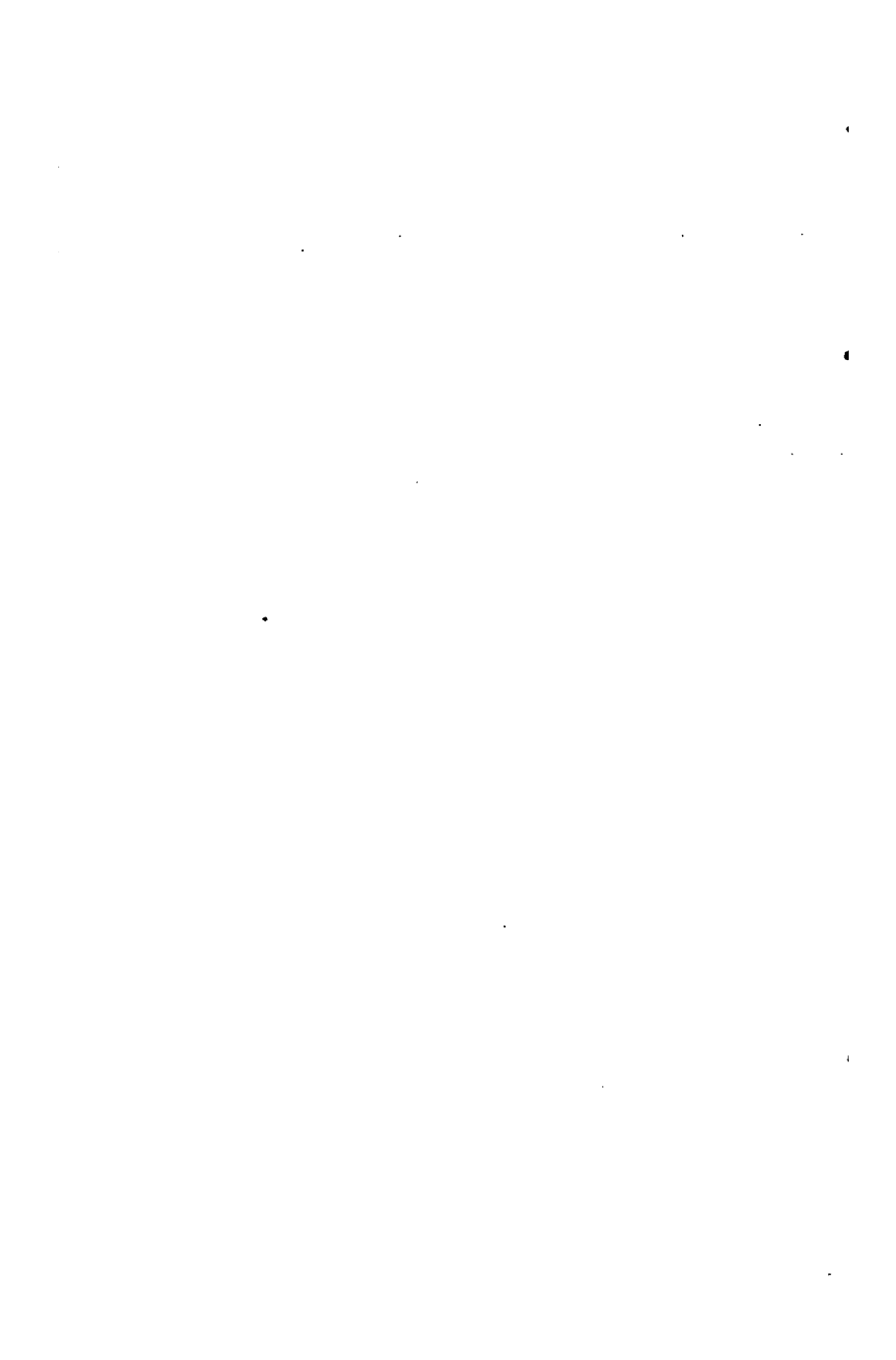
Ils s'aimaient. Au canon du Siège :
« Va, pars, lui dit-elle, et combats ! »
Il partit un jour sous la neige,
Combattit et ne revint pas.

Elle a mêlé ses pleurs aux nôtres;
Elle a pleuré bien plus d'un jour :
Elle aime les enfants des autres,
Et ne veut pas d'un autre amour.

1871.



VISIONS SYMBOLIQUES





LE MAL

LES prêtres du dieu le plus doux,
Ceux du dieu le plus égoïste,
N'ont pu, les Juifs ni les Hindous,
Trouver pourquoi le Mal existe.

Au cœur du crime furieux
Et de la laideur, son amante,
Il semble qu'un mystérieux,
Un céleste levain fermente.

Avec leurs folles cruautés
Et leurs contorsions fantasques,
Les vices, les difformités
Ont l'air de ridicules masques,

Qui cachent la sainte Beauté,
Mais parfois tremblent, se détachent,
Laisant percer la majesté
De la face auguste qu'ils cachent.

Où va dans les flots d'or du jour
L'aveugle mascarade humaine ?
Pourquoi Caïn, jaloux d'amour,
Est-il violé par la haine ?

Spectre voilé qu'on nomme Dieu,
Ombre où tout finit et commence,
Origine, but et milieu,
Raison qui frappe de démence,

S'il est un coupable, c'est toi !
Lorsqu'en toi tout dormait encore,
Seul tu conçus la sombre loi
Qui nous crée et qui nous dévore.

Ceux de nous qu'un vertige obscur
Traîne affolés vers les abîmes,
Plus que les hommes au cœur pur,
O Créateur! sont tes victimes;

Et les suprêmes paradis
Devraient s'ouvrir aux tristes âmes,
Que les instincts les plus maudits
Font ici-bas les plus infâmes.





LES SOURCES

LES monts géants; les fiers sommets
Sont couverts de neige éternelle.
Ils sont couronnés d'azur; mais
Sur ces âpres hauteurs jamais
Un bruit, un brin d'herbe, un coup d'aile!

Si ton âme touche le ciel,
Ton âme semblera stérile :
Aucune musique, aucun miel!
Rien qu'un suaire solennel
Sur un grand silence immobile.

Pourtant, c'est du sein des glaciers
Que sortent les flots bleus des fleuve
Des larges fleuves nourriciers,
Qui chantent sous les verts osiers
Et font pousser les moissons neuves





L'AME EN LIBERTÉ

J'AI vu passer l'Amour. Ce n'est pas un enfant ;
C'est un dieu jeune et beau qu'un pampre vert couronne,
Et qui sort du désert, pensif et triomphant,
Assis sur le flanc nu d'une fauve lionne.

J'ai vu passer Vénus, dans un ciel, loin de nous,
Sur les nuages d'or et de pourpre d'un rêve ;
Apollon, dieu du jour, chantait à ses genoux ;
Le farouche Océan se pâmait sur la grève.

J'ai vu passer la Mort, les cheveux pleins de fleurs,
Les yeux pleins de rayons et le doigt sur les lèvres ;
Elle me regarda, sourit, versa des pleurs,
Puis mit un frais baiser sur mon front lourd de fièvres :

Alors, sous des torrents d'invincible clarté,
 L'univers s'éroula comme une vaine image ;
 Et je me dilatai dans la félicité,
 Comme une goutte d'eau dans un ciel sans nuage.





LA RONDE DES MOIS

Au chant des Sphères radieuses,
Autour de nous, sur le chemin,
Dansent en rond douze danseuses
Se tenant toutes par la main.

Chacune à son goût s'est ornée
De bijoux ou de fleurs des bois :
Ce sont les filles de l'Année,
Les Déesses jeunes des Mois.

Janyier de diamants ruisselle ;
Et Février, en jupons courts,
Luit et fuit comme une étincelle,
Derrière son loup de velours.

Mars, de violettes coiffée,
Semble la Belle au bois dormant,
Que vient, dans le conte de fée,
D'éveiller le Prince Charmant.

Svelte, vive, un peu verte encore,
La jeune demoiselle Avril
Entr'ouvre ses lèvres d'aurore
Sous son blanc chapeau de grésil.

Mai porte la rose vermeille
Et le muguet aux frais grelots ;
Juin rit, la cerise à l'oreille ;
Juillet perd ses coquelicots.

Août, dont le regard bleu scintille
Parmi l'or du blé mûrissant,
Pour couronne a pris sa faucille,
Comme Diane son croissant.

Septembre est la libre Bacchante
Aux grands yeux chauds, couleur du soir ;
Et sur sa gorge provocante
Sautent des grains de raisin noir.

Près d'Octobre, âpre chasseresse
Dont le vent tord les cheveux roux,
Novembre a l'air d'une prêtresse
Regrettant le mystique époux ;

Et, non sans un coquet manège,
Décembre songeuse les suit,
Qui poudre de flocons de neige
Ses bandeaux bruns comme la nuit.

— A travers la brise ou la bise,
Sous la pluie et sous le soleil,
Avec une harmonie exquise,
Toutes lèvent leur fin orteil.

Je suis entraîné dans la ronde ;
Je les vois passer tour à tour,
Sans savoir, âme vagabonde,
Quelle est la plus digne d'amour.

Je voudrais ravir la plus belle,
Suivre mon rêve dans ses bras;
Mais chacune s'enfuit rebelle,
En riant de mon embarras.

Soudain, parfois, mon front se plisse;
N'ai-je pas vu là-bas, béant
Au bout de la pente où je glisse,
Un gouffre d'ombre et de néant?

Je leur dis alors : « O déesses,
Où donc ainsi m'entraînez-vous? »
Mais leurs yeux ont tant de caresses,
Mais leurs sourires sont si doux,

Qu'oubliant tout, ma lassitude,
Leur folie ou leur fausseté,
L'herbe glissante, le sol rude,
L'abîme où je suis emporté,

Je n'ai plus souci d'autre chose
Que de baigner mon âme encor
Dans leurs chers sourires de rose,
Dans leurs regards de ciel et d'or,

En écoutant les chœurs fidèles
Des étoiles du firmament,
Dans l'espace immense, autour d'elles,
Graviter éternellement.





TABLE

	Pages.
FRONTISPICE.	3
AQUARELLES.	9
Renouveau.	11
Toilette claire.	14
Soleil de Mars.	16
Aurore d'Avril.	18
Repas champêtres.	20
Le Jardin des Rêves.	23
Au Verger.	25
Nafade moderne.	28
Hallucination.	30
FUSAINS ET SANGUINES.	31
Les Pitiés de la Nature.	33
Nuit de Juin.	36
Crépuscule de Décembre.	38
Exaltation de l'Amour	40
Galanterie tragique.	42
Effet de neige	44

	Pages.
Mythologie	45
Révolte.	47
Une agonie.	49
A la première venue.	51
PASTELS.	55
Bergerie.	57
Volupté calme.	60
École de Séville.	61
Nocturne.	63
La Fauvette.	65
Rose pâle.	68
Promenade sentimentale.	70
MÉDAILLONS DE COMÉDIENNES.	73
Baronnette.	75
Girofla.	77
Phèdre.	79
Niniche.	81
Stella.	83
NATURES VIVANTES.	85
Retour du bal.	87
Scène populaire.	89
Simple profil.	90
Matinée parisienne.	92
Amaryllis.	93
Céline.	94
UN PEU D'IDÉAL	97
Au Pays messin.	99
La Sous-Maitresse.	101
Instants d'oubli.	106
La Fiancée de neige.	108
Lise.	110

	Pages.
Mademoiselle X.	114
Madame ***.	116
UNE CONFESSION.	121
Une Confession.	123
DEUX AMOURS.	131
Chanson de la vingtième année.	133
Dix ans plus tard.	135
VISIONS SYMBOLIQUES.	137
Le Mal.	139
Les Sources.	142
L'Âme en liberté.	144
La Ronde des Mois.	146

FIN.



